

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'ÉCHIQUIER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉCHIQUIER

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'ÉCHIQUIER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES SCHLEIPEN NUMÉROTÉS DE 1 À 75 PLUS
NEUF EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. IX

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, Paris VI^e

1

J'attendais la vieillesse, j'ai eu le confinement.

2

Il arrive, parfois, dans la vie, que le temps du monde, le temps de l'histoire — le temps des guerres et des pandémies — entre en résonance avec le temps intime de nos vies personnelles. C'est ce qui m'est arrivé au printemps 2020. Ce qui est advenu alors, pendant ce premier confinement qui a engourdi le monde, c'est une collision inattendue, une coïncidence imprévisible entre deux moments de ma vie que rien n'aurait dû rapprocher.

Un jour, pendant le confinement, je suis repassé devant l'école de la rue Américaine où j'allais quand j'étais enfant. Les rues de Bruxelles étaient désertes, on apercevait très peu de voitures dans le quartier. Arrivé devant le bâtiment en briques rouges de mon ancienne école, j'ai poussé la porte et j'ai jeté un coup d'œil dans le hall d'entrée. Je reconnaissais à peine les lieux, seule l'odeur m'a transporté fugitivement en arrière dans le temps, tout le reste me demeurait étranger. Derrière une succession de portes vitrées et de couloirs, je devinais un arrière-plan indifférencié de fenêtres en hauteur et de salles de classe. Une cour de récréation, un préau désert. Je ne suis pas entré dans l'école, je suis resté sur le pas de la porte. Je me tenais là, immobile au seuil de ce grand hall dallé de noir et de blanc, et ce qui apparut alors devant moi dans la lumière éblouissante du soleil de ce matin de mars, dans une sorte de réverbération visuelle issue des profondeurs du temps, comme lorsqu'on aperçoit, dans un mirage, des formes très lointaines qui se mettent à onduler sous la chaleur, c'est le carrelage en damier noir et blanc de ce grand hall d'entrée tel qu'il devait être au milieu des années 1960, souvent mouillé de pluie, avec des

traînées de boue et des traces humides de pas et de cartables à moitié effacées. Je regardais ce vieux carrelage noir et blanc aujourd'hui sec et poussiéreux sur lequel se reflétaient et s'entremêlaient des ombres en mouvement, lentes et paresseuses, venant des branches des marronniers de la cour de récréation ou de plus loin encore, des abysses du passé, et je me suis alors rendu compte — jamais cela ne m'avait frappé auparavant — que le sol du hall d'entrée de mon ancienne école avait des allures d'échiquier.

4

J'étais là, immobile, devant l'échiquier de ma mémoire — et j'y resterai tout au long de ces pages, c'est le présent de ce livre, c'est son présent infini.

5

Dans *La Vie mode d'emploi*, Georges Perec applique un principe dérivé d'un vieux problème bien connu des amateurs d'échecs : la polygraphie du Cavalier. Il s'agit d'un problème mathématicologique, appelé aussi algorithme du Cavalier, fondé sur la marche du Cavalier aux échecs, qui consiste à faire parcourir au Cavalier les soixante-quatre

cases de l'échiquier sans jamais s'arrêter plus d'une fois sur la même case. Je ne viserai pas ici une telle exhaustivité autobiographique. Non. Tout au plus me contenterai-je de promener négligemment mon Cavalier de case en case au gré de mes souvenirs, en tâchant de redonner vie à quelques fragiles silhouettes furtives et émouvantes qui ont traversé ma vie.

6

Le phare, symbolique, du quartier de mon enfance, c'est l'immeuble du 2, rue Jules Lejeune, à Bruxelles, qui se dresse à l'angle de la place Charles Graux et domine de sa hauteur la rue Washington. C'est un immeuble de pierre grise et de briques rouges qu'on aperçoit de loin, et je ne manque jamais, quand je repasse aujourd'hui dans le quartier, de jeter un regard à la fenêtre du quatrième étage. Je regarde cette fenêtre, et j'ai parfois l'impression de deviner l'enfant que j'étais derrière la vitre. Oui, je me revois là en pyjama en train de guetter le retour de mes parents qui ne rentraient pas. Mes premiers souvenirs d'inquiétude datent de cette époque — et, si le souvenir est si vif, c'est que c'est sans doute là, à sept ans, que j'ai imaginé pour la première fois la mort de mes parents.

Rue Jules Lejeune, rue Washington, place Leemans, je pourrais établir la carte de la géographie privée de mon enfance, où quelques lieux apparaîtraient comme autant d'abris rassurants, la Plaine de jeux Renier Chalon, mon école de la rue Américaine, le super GB du voisinage qui a fini par changer de nom pour des raisons de restructurations commerciales qui m'échappent et m'indiffèrent, le « petit Espagnol » de la chaussée de Waterloo, où mes parents nous emmenaient parfois dîner ma sœur et moi. Au cœur de cet univers stable et rassurant de l'enfance trônait la chambre de la rue Jules Lejeune que j'occupais avec ma sœur. Je me souviens des environnements fictifs qu'on y construisait avec Anne-Do, de nos cabanes imaginaires, des noms qu'on s'inventait pour agréments nos chimères. Moi, j'étais Michel, en hommage au héros éponyme de la Bibliothèque verte, *Michel mène l'enquête*, *Michel en plongée*, *Michel poursuit des ombres*. Michel ! Au-delà de cette topographie stable autour du havre de paix de la rue Jules Lejeune, un monde inconnu s'étendait, immense et indifférencié, où ne surnageaient que quelques rares îlots familiers, Sars-Dames-Avelines, Ostende, Le Coq, où nous passions les vacances avec nos grands-parents, et qui, dans la perception

enfantine que nous avions alors du monde, nous paraissaient à des distances transatlantiques de Bruxelles.

8

Nous sommes en septembre 1963, quelques semaines seulement après ma première rentrée scolaire à l'école de la rue Américaine. Au panthéon familial et réconfortant de mes parents et de mes grands-parents, vient de s'ajouter un nouveau personnage bienveillant, l'instituteur, M. Massoul. Assis derrière nos pupitres dans une de ces salles de classe des années 1960 agrémentée d'un tableau noir et de cartes de géographie aux couleurs que le souvenir délave, nous apprenons à écrire, nous traçons, avec un porte-plume, des rangées de lettres d'une écriture arrondie, appliquée. Silence dans la salle de classe, crissements des plumes métalliques sur le papier blanc légèrement pelucheux des cahiers d'écolier. L'instituteur nous donne un devoir pour le lendemain, des lignes de lettres à tracer. De retour à la maison, je fais mes devoirs dans ma chambre de la rue Jules Lejeune. Appliqué, je trace des lignes de lettres dans mon cahier d'écolier, des lignes de « a », des lignes de « b », des lignes de « c ». Tita, ma grand-mère maternelle, est

à la maison ce jour-là. Elle boit une tasse de thé et me regarde tracer mes lettres avec attendrissement derrière sa voilette — present-elle déjà l'écrivain que j'allais devenir ? —, et soudain je fais une tache d'encre sur la feuille. Blop. Un pâté. Ma poitrine se contracte, je suis sans force, le monde vient de s'écrouler autour de moi. C'est la première catastrophe absolue à laquelle je suis confronté dans ma vie professionnelle. Je ne sais comment réagir. Je suis un petit garçon de six ans (même pas six ans, cinq ans et demi à la rentrée scolaire 1963), et je suis effondré. Tita prend les choses en main, cela ne lui paraît pas aussi dramatique qu'à moi, aussi irrémédiable, cette tache dans mon cahier d'écolier. Avec une gomme, elle essaie de faire disparaître la tache. Rien n'y fait, l'encre ne part pas avec cette qualité particulière de gomme dont elle se sert, qui ne réussit qu'à affaiblir encore un peu plus le papier, à le froisser davantage, à le fragiliser, à le mettre en danger. J'observe, d'un regard anxieux, le déroulement des opérations. Je suis au bord des larmes. Il faut employer les grands moyens. Une lame de rasoir, dit Tita. Une lame de rasoir ? Branle-bas le combat dans l'appartement, on cherche une lame de rasoir, on va de pièce en pièce, on ouvre les tiroirs, Tita finit par dénicher une lame de rasoir dans la salle de bain. Elle m'assure que je vais être sauvé,

que tout va s'arranger, que je devrais pouvoir éviter la prison. Tita s'assied devant mon cahier d'écolier, elle se prépare pour l'intervention, elle relève les manches de son cardigan, elle éprouve la lame de rasoir sur le buvard du bureau, elle sort un coin de langue entre ses lèvres pour affûter sa concentration. Avec précaution, elle se met à gratter, prudemment, l'encre dans mon cahier, à le râper avec le tranchant de la lame. La tache s'étirole, s'amincit, s'amoindrit — et soudain la lame perce le papier. Il y a un trou dans mon cahier ! Au drame s'ajoute le drame, à la catastrophe se greffe la catastrophe, c'est le *sur-accident* selon le vocabulaire consacré. Un trou, béant, cerné de minuscules résidus crénelés d'encre bleue, en plein milieu de la page de mon cahier d'écolier. C'en est fini pour moi, je m'effondre sur le bureau, je sanglote, en appui sur mon bras. C'est l'exil, le bannissement assuré. Je ne sais plus comment l'histoire s'est terminée (sans doute Tita a-t-elle écrit un mot à l'instituteur pour lui expliquer l'incident). Mais cet épisode traumatique de mon enfance révèle un trait de mon caractère qui m'aura empoisonné toute la vie, la quête épuisante de la perfection, qui, ce jour-là, s'est manifestée avec d'autant plus d'intensité que j'en ignorais la cause, que j'en subissais les souffrances sans en connaître l'origine.

J'ai un autre souvenir de la même eau. C'est quelques années plus tard, j'ai maintenant une dizaine d'années, et nous faisons une dictée. Je m'applique. M. Massoul, notre instituteur, passe entre les rangées, jette un coup d'œil sur les cahiers. Parfois, il s'arrête auprès d'un camarade et lui indique un mot ou une phrase du doigt pour signaler la présence d'une faute. La dictée se poursuit. L'instituteur s'arrête à côté de moi, regarde par-dessus mon épaule et me dit avec bienveillance qu'il y a une faute, mais il ne me dit pas où, dans quelle phrase, dans quelle partie du texte. Il me dit juste : « Il y a une faute » — et c'est comme s'il venait de placer une épée de Damoclès au-dessus de ma tête. Je cherche, mais je ne trouve pas la faute, je sens le contact acéré du fer de la pointe de l'épée au-dessus de ma tête, implacable, insoutenable. La dictée se termine. L'instituteur commence à ramasser les copies, et je n'ai toujours pas trouvé la faute. Je sens la pression croissante de la pointe de l'épée sur mon crâne. Quand il arrive à ma hauteur, il veut prendre ma feuille, mais je la retiens, je ne veux pas la lâcher. C'est impossible à imaginer, c'est inenvisageable pour moi de rendre une copie dans laquelle je sais pertinemment qu'il y a une faute. Si je lâche cette feuille, comment espérer

faire une dictée sans faute ? C'est ni plus ni moins la perspective de la perfection qui s'éloigne (heureux temps où la perfection pouvait se réduire à une simple dictée sans faute).

10

Dans les premiers jours de janvier 2020, je me suis installé à Ostende pour relire mon roman *Les Émotions*. Je suis arrivé en mauvais état à Ostende. J'avais super mal aux jambes. J'étais chargé, très grosse valise, mallette bleue qui contenait mon manuscrit, sac à dos de piscine avec maillot de bain, claquettes en plastique, bonnet de chez Speedo, gel douche à l'*aloe vera*. Moi, quoi, tel que le cuir des années a fini par me façonner. En descendant du train, j'ai pris un taxi, je n'avais pas le courage de rejoindre l'appartement à pied avec mon barda. Je suis allé prendre les clés à l'agence Lecomte et je me suis éloigné sur la digue en traînant ma valise à roulettes derrière moi. Dès que je suis entré dans le hall au rez-de-chaussée de l'immeuble Splendid, j'ai retrouvé cette odeur familière d'Ostende, où se mêlent le grand air, le vent, l'iode et le sable mouillé. En sortant de l'ascenseur, au septième étage, j'ai introduit la clé dans la serrure et je suis entré dans l'appartement désert et silencieux. Le

soleil entraît dans la grande pièce où j'écris, il y entraît somptueusement.

Je me suis installé. J'ai fait le lit dans la chambre, j'ai vidé ma valise. J'ai posé le manuscrit des *Émotions* en évidence sur la grande table du salon. Puis, je suis ressorti faire quelques courses. En fin d'après-midi, je me sentais toujours aussi rouillé. Je me suis déchaussé et je me suis allongé sur le dos dans la pièce, au pied de la table où j'écris. Le jour était tombé. J'ai fait, très précautionneusement, quelques mouvements de gymnastique, étendu de tout mon long sur la moquette. Je faisais des étirements prudents, les bras fléchis derrière la tête, en expirant à fond. Intérieurement, je sentais que l'exercice me faisait du bien, je commençais à me détendre, mais l'écrivain que je suis ne pouvait s'empêcher de m'observer de l'extérieur et de se moquer de moi avec déloyauté. Le mal aux jambes ne m'a pas quitté de la journée. Je me disais vaguement que cela avait peut-être quelque chose de rhumatismal, voire d'arthritique (ah, il est beau, l'auteur de ces lignes).

11

Aussi loin que je me souviennne, bonne-maman, ma grand-mère paternelle, a toujours eu mal aux

jambes. Dans les années 1960, bonne-maman nous accueillait, ma sœur et moi, au Coq, au mois d'août. Tous les après-midi, elle nous conduisait à la plage, d'abord dans nos poussettes respectives, puis, dès que nous fûmes en âge de marcher, nous la suivions à pied en trotinant derrière elle avec des glaces à l'italienne, crémeuses et torsadées, dans des cornets. Bonne-maman, la tête haute, la mine fière, sûre de son bon droit (que personne ne contestait, d'ailleurs), ouvrait la marche d'un pas déterminé sur les trottoirs du Coq de son allure offensée, emportant avec elle, dans des sacs accrochés aux poignées de la poussette, tout notre attirail de plage, un fourniment de pelles, de seaux, ballons, fleurs en papier (bonne-maman faisait de magnifiques fleurs en papier, certaines pouvant atteindre la coquette somme de huit poignées de coquillages), et, bien sûr, le thermos (car nous avions droit à une boisson chaude en sortant de l'eau, qu'elle nous servait en nous frictionnant le dos, tandis que nous claquions des dents sur la plage sous les grands ciels gris venteux de la mer du Nord). Bonne-maman devait avoir à l'époque à peu près l'âge que j'ai maintenant, même un peu plus jeune (l'âge vient un jour où on devient plus vieux que ses grands-parents), et elle ne cessait de se plaindre de ses jambes, sans manquer de faire état des facultés spécifiques que ce handicap lui conférait, car, à

l'entendre, elle était capable de « sentir » à ses jambes que le temps allait changer (ses jambes étaient en quelque sorte son baromètre, et l'intensité de sa douleur les degrés de l'échelle qu'escaladait la grenouille qu'elle abritait en son sein dans le sanctuaire de ses cuisses). C'est toujours avec des allures de conspiratrice et quelque chose d'à la fois professoral et de secrètement autosatisfait qu'elle nous faisait ces sombres révélations. J'ai d'ailleurs hérité moi-même de cette faculté d'anticiper les changements météorologiques en me fiant simplement à mes jambes. Un peu de souplesse suffit pour porter attention à ses jambes, comme l'Indien qui colle son oreille contre les rails pour évaluer à quelle distance se trouve le train. J'ajouterais, pour ne rien taire de mes misères, qu'à ce mal de jambes chronique, s'ajoutait, en ce début d'année 2020, une douleur spécifique au genou droit, dont l'articulation, était, je le crains, mais je ne voudrais pas dramatiser la situation dès l'entame de ce livre, enflammée. La vieillesse, la belle affaire ! Dans son merveilleux petit *Fellini par Fellini*, un livre d'entretiens réalisés avec un journaliste florentin, Fellini explique : « Eh oui, j'ai soixante-quatre ans. Je me le répète souvent, afin de m'en persuader, après quoi je reste là comme à l'écoute, l'oreille plongée au fond de moi, pour percevoir ce qui a changé, ce qui s'est rouillé, ce qui est cabossé, en somme ce

qu'éprouve et ce que pense quelqu'un qui a soixante-quatre ans. »

Bref, c'est tel, les jambes lourdes, bancal et décati, la hanche endolorie et le genou fragile, que j'entreprends l'écriture de ce livre. Mais, gare — celui qui écrit, c'est le jeune homme perpétuel que je suis.

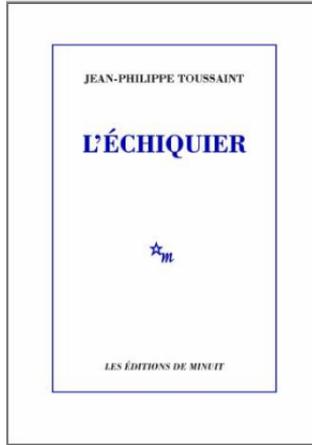
12

Je n'avais aucune expérience de ce que pouvait être une crise sanitaire de grande ampleur. La première vision concrète de ce à quoi cela pouvait ressembler, je m'en suis fait une idée — encore très vague, lointaine — en voyant sur Arte un documentaire d'un journaliste français confiné à Pékin en janvier 2020. On voyait, concrètement, dans le reportage, la réalité de ce qu'était une quarantaine stricte, des points de contrôle à chaque carrefour, des barrages qui se dressaient au pied des immeubles, d'abord faits de bric et de broc, puis murés, avec des briques et du ciment, grillagés, surveillés par des vigiles de comités de quartier, des livraisons de nourriture qui se faisaient à distance, en laissant les marchandises à l'abandon au pied des barrages, des rues désertes, des transports en commun fantomatiques, et partout des silhouettes en combinaison blanche, gantées et

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-HUIT AVRIL DEUX MILLE VINGT-TROIS
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO
IMPRESSION S.A.S. À LONRAI, 61250, FRANCE

N° D'ÉDITEUR : 7198
N° D'IMPRIMEUR : 2301738

Dépôt légal : septembre 2023



Cette édition électronique du livre
L'Échiquier de Jean-Philippe Toussaint
a été réalisée le 12 mai 2023
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707348852).

© 2023 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707348883